

De temps en temps, quelque honnête hygiéniste, à qui la fumée du tabac est antipathique, cherche à nous tracer le tableau toujours très-chargé des effets pernicieux que cette fumée exerce sur l'espèce humaine. Sans se décourager par le peu de succès des tentatives de ce genre, qu'elles aient pour objet de mettre en évidence l'influence fâcheuse exercée par l'habitude de fumer sur les relations sociales, ou de démontrer l'action pathologique de la plante stupéfiante, les ennemis du tabac reviennent toujours à la charge. Et pourtant la progression croissante de la consommation n'en discontinue point au grand bénéfice du trésor public. Les fumeurs continuent de fumer de plus belle. On ne réussit point à les effrayer et d'autant moins qu'on cherche à être plus effrayant. A quoi cela tient-il ?

L'habitude de fumer du tabac est, de toutes les habitudes, peut-être la plus impérieuse. Il serait donc jusqu'à un certain point facile de s'expliquer l'insuccès des dissertations noircies dont il s'agit, auprès des gens que l'habitude étreint dans ses serres vigoureuses. Devenu un besoin physiologique, pour ainsi dire, elle en a toutes les exigences. Le désir de fumer, comme la faim, ne raisonne pas. Mais comment comprendre que la seule énumération des maux, tous si graves, auxquels le fumeur est exposé, paraît-il, n'arrête aucun novice ? Ne serait-ce point que les arguments des adversaires du tabac laissent ordinairement beaucoup à désirer pour être quelque peu démonstratifs ?

Un statisticien établissait naguère que la plus forte proportion des fruits-secs de l'Ecole polytechnique étaient compris parmi les élèves grands fumeurs. Il en avait cru pouvoir conclure que l'usage du tabac exerce une influence déprimante sur l'aptitude intellectuelle. Je ne pus pas, pour mon compte, me rendre à ces raisons. Il me restait toujours un doute sur la question de savoir si les fruits-secs sont fruits-secs parce qu'ils fument, ou si plutôt ils ne fument point parce qu'ils ont les qualités négatives qu'il faut, à l'Ecole polytechnique, pour être fruit-sec. Mon doute était fortifié par la connaissance que j'ai de quelques-uns des membres de l'Institut, comptant parmi les travailleurs les plus féconds et les plus puissants, qui étonnent le monde savant par leurs découvertes, et qui n'en font pas moins une grande consommation de cigares ou de pipes.

La statistique est traitresse. Il faut s'en défier. Elle joue de mauvais tours à ceux qui se mettent en relation avec elle sans avoir suffisamment étudié son caractère. Dans un récent travail qui a fait un certain bruit, et dont les journaux répètent l'un après l'autre les conclusions, voilà qu'un honorable membre de l'académie de médecine, M. le docteur Joly, accumule des chiffres pour prouver que l'habitude de fumer nous rend fous. Il ne paraît pas douter que la paralysie générale progressive, dont les cas se multiplieraient dans une proportion effrayante, ne soit due à cette habitude. Et il est curieux de voir comment il s'y prend pour l'établir. Cela est très simple, à la vérité. De 1818 à 1830, le produit de l'impôt du tabac étant de 28 millions de francs, il y avait en France 8,000 aliénés ; en 1838, on en empruntait 10,000 pour un impôt de 30 millions ; en 1842, celui-ci ayant atteint 80, on a compté 15,000 aliénés ; en 1852, pour 180 millions de francs on en trouve 22,000, eufin, en 1862, le chiffre des aliénés arrive à 44,000 pour un impôt de 280 millions.

Un seul coup d'œil sur ces chiffres suffirait pour faire voir qu'il ne peut exister entre eux aucune espèce de relation. Il suffit, pour cela, de remplacer les chiffres représentant le produit de l'impôt sur le tabac, par ceux qui représentent le produit de l'impôt du sucre ou de tout autre objet de grande consommation. La progression sera la même. En faudra-t-il donc conclure que l'usage du sucre exerce une influence sur le développement de l'aliénation mentale ?

Il se peut faire que l'abus du tabac soit nuisible. Pour

mon compte, je n'en vois pas bien l'utilité ; mais il me suffit de constater son usage, presque général, pour concevoir au moins une forte présomption en faveur de son innocuité la plus habituelle. Ce que je sais bien, c'est que la campagne entreprise contre lui est au moins superflue. On ne réussirait à le faire disparaître, qu'à la condition de lui susciter un concurrent sérieux. Les dissertations chimiques, pathologiques ou statistiques n'y feront rien ; d'autant moins qu'aucune n'a, jusqu'à présent, pu supporter l'examen. Les fumeurs se moquent de la nicotine comme de ça... M. Richardson n'établit pas d'ailleurs, au dernier congrès de l'Association britannique, que cet alcaloïde, ce poison violent, dont M. Joly, avec les autres, veut nous effrayer, n'est pas volatile et reste dans la pipe ou dans la cigarette, et n'est point, par conséquent, entraîné par la fumée ? Que de priseurs, de fumeurs et même de chiqueurs dont la santé ferait envie !

Concluons donc que l'habitude de fumer est chose innocente pour la santé, quand on n'en abuse pas. Je ne serais point trop surpris que quelque fumeur reconnaissant entreprit un jour de prouver que l'usage du tabac a exercé sur l'adoucissement des mœurs une heureuse influence. Avec la méthode dont s'est servi M. Joly, cela lui serait on ne peut plus facile. Il suffirait pour cela de mettre en regard des produits de l'impôt, même sans tenir compte de son augmentation de moitié, les chiffres représentant, pour les périodes correspondantes, les crimes commis contre les personnes. Ceux-ci, comme on sait, vont en diminuant. Si les fumeurs s'abstinent ou contractent la paralysie générale progressive, n'est-il pas tout aussi vrai, d'après cela, qu'ils assassinent moins leur prochain ?

Nous avons hésité, avant d'entretenir nos lecteurs de ce sujet, un peu rabattu, des inconvénients de l'usage du tabac ; mais la mémoire de M. Joly a été tant reproduit dans les journaux spéciaux, après avoir été lu à l'Académie de médecine ; il a été présenté avec tant d'éloges à l'Académie des sciences, et tant invoqué, après cela, dans les faits-divers des journaux quotidiens ; et, d'un autre côté, le nombre des fumeurs incurables est si grand que c'est peut-être faire œuvre pie que de les rassurer, contre les conséquences épouvantables de leur impérieuse habitude, dont ils sont menacés par la solitude toute sentimentale de l'excellent docteur académicien.

QUESTION D'ETYMOLOGIE— Bien des fumeurs savourent un bon cigare, brûlent dans la pipe ou absorbent en poudre la feuille du tabac, qui ne se sont jamais demandé d'où provenait le nom de la précieuse plante qui leur procure tant de jouissances.

Voici l'origine du mot *tabac*, d'après une note de *La Nation*, à laquelle, malgré toute la vraisemblance de son assertion, nous en laissons la responsabilité.

Les Indiens qui fumaient le tabac lorsque les premiers explorateurs du Nouveau Monde abordèrent au Mexique, indiquèrent comme leur fournissant cette feuille la province de Tabasco, dont, suivant eux, la plante serait originale. La plupart des premiers colons, qui venaient de l'Andalousie, prononçaient presque insensiblement l's surtout lorsque cette lettre suit une voyelle ; ils la supprimèrent donc peu à peu en désignant la province qui leur fournissait la feuille narcotique et dont le nom resta à la longue pour désigner la plante. De *Tabasco*, on fit en espagnol *tobaco*, d'où vient le mot français *tabac*.

**

Le Français fume par genre, par imitation et plus tard par habitude ; il fume surtout avec distraction, et sa légèreté s'en accommode à merveille.

Le Hollandais fument buvant de la bière et du Genie-